

Récits de vie : construction de sens et de liens

Présentation

Catherine Laviolette

Docteure en Sciences politiques et sociales, chargée de recherches à l'IWEPS (Institut wallon d'évaluation, de prospective et de statistique) et collaboratrice scientifique à l'UCL, Belgique

Depuis plus de trente ans, l'utilisation des récits de vie s'est considérablement développée, notamment à travers la recherche en anthropologie et en sociologie ainsi que dans l'intervention clinique. L'attrait grandissant pour une telle méthodologie permet de relever plusieurs caractéristiques communes à ces récits, dont en voici quatre : les deux premières touchent à la construction identitaire à travers la quête de sens et de reconnaissance par autrui ; la troisième soulève la question de la construction du lien et la quatrième est plutôt d'ordre méthodologique et épistémologique.

La première spécificité rappelle que, dans le contexte contemporain de nos sociétés hypermodernes où les repères collectifs se sont dilués fortement, les individus-sujets recherchent davantage un sens à leur vie en aspirant simplement à être heureux et à rendre heureux leurs proches autour d'eux. Entre les « individus par excès », selon l'expression de Robert Castel et les « individus par défaut », le besoin de sens fait partie intégrante de la construction de soi. C'est dans cette voie que la pratique des récits de vie trouve sa place, car se raconter, c'est se donner la possibilité de regarder son parcours de vie avec toute l'intelligence que l'on a de sa situation, d'y apporter sa

capacité réflexive et de réorienter ses actions dans des contextes de plus en plus complexes et “fluides”. Il s’agit ainsi de prendre conscience de soi, de son rapport au monde et de s’ouvrir aussi à une palette de possibilités et de choix qui permettent de répondre à la vie, et non simplement de survivre.

La deuxième caractéristique soulève un autre pilier fondamental de la construction identitaire qui est celui du besoin d’appartenance et de reconnaissance sociale. Pour se sentir exister socialement, les individus ont besoin de se réaliser dans le rôle qui leur est propre avec toute la reconnaissance et le respect d’autrui. Que ce soit en individuel ou dans un groupe de paroles, et particulièrement avec des narrateurs et narratrices “fracturés” dans leur vie affective et relationnelle, professionnelle, familiale et/ou culturelle, la pratique du récit de vie permet un premier type de reconnaissance qu’il me paraît utile de mentionner. Il s’agit de la reconnaissance du ou de la chercheur/e ou accompagnateur/trice, narrataire du récit qui, en créant cette relation dialogique unique avec le ou la narratrice, lui donne plein crédit sur ce qu’il/elle raconte de ce qu’il sait de lui ou d’elle. En effet, dans une relation qui s’établit autour d’un récit de vie tourné vers un objet de recherche par exemple, il n’y a pas de bonne réponse ni de bon récit ; il s’agit juste du récit de la vie que tentent de comprendre et d’interpréter deux “partenaires” qui se complètent dans une démarche herméneutique, l’un avec ses outils de chercheur ou d’accompagnateur, l’autre avec son bagage de vie.

Étroitement liée au deux précédentes, la troisième caractéristique de la démarche biographique ranime et vivifie toute la question du lien en général, fondamental dans la vie des sujets-acteurs, depuis la toute petite enfance jusqu’aux grands âges de la vie. Nous sommes en effet de plus en plus interpellés par le nombre grandissant d’individus éloignés des autres, repoussés dans les abîmes sociaux des hardes d’exclus, d’exilés, de désinscrits, de décrochés, de fragilisés, de déshumanisés. Donner la parole à ces “inexistants”, avec le désir de comprendre les “cassures” de leur parcours de vie et leur réalité de tous les jours, en tentant aussi de construire de la connaissance avec eux et non pas sur ou pour eux, c’est vouloir reconstituer du lien, tissage microcosmique qui fait que nos sociétés ont encore la volonté de croire à l’édification d’une histoire commune sociale et humaine. De plus, dans le groupe d’individus « par excès », ceux que

la norme sociale considère comme “des gens normaux”, donner la parole à ceux qui se découvrent en panne de sens et de reconnaissance, c’est vouloir décloisonner les tendances politiques, ethniques, culturelles, religieuses, voire sociologiques ou médicales, qui tendent à séparer et à diviser la société.

Enfin, la quatrième caractéristique de l’engouement pour la démarche biographique soulève tout l’intérêt des recherches-actions qui impliquent aussi bien le chercheur, ou celui qui accompagne la démarche, que les sujets-acteurs qui participent à l’expérimentation. Transformer la réalité et produire de la connaissance sont ainsi des enjeux que partagent les protagonistes qui aspirent à laisser des “traces vivantes” sur les lieux de la recherche. « On n’est jamais le même après l’expérience d’un récit de vie partagé » s’accordent souvent à relever les uns et les autres. L’implication et la réciprocité dans ce type de recherche tendent ainsi vers de nouveaux enjeux épistémologiques qui pourraient s’accompagner aussi d’un processus de construction d’une citoyenneté éthique et politique.

C’est dans cette optique que la revue *Les Politiques Sociales*, qui stimule la rencontre entre des points de vue scientifiques, du “terrain” et de la décision politique, nous offre un cadre idéal pour notre réflexion sur la construction de sens et de liens à travers des pratiques de récits de vie. Dans le foisonnement des expériences professionnelles autour des récits de vie, entre des enjeux d’individualité et de collectivité et les apports de la clinique, les six auteurs proposent ici des visions diverses mais complémentaires autour de la question du rapport à soi et aux autres, en termes de production de connaissances et de construction de sens. Les trois premiers articles sont issus d’expériences de recherche-action et les trois suivants mettent également en jeu la pratique clinique.

C’est avec la contribution de Danielle Desmarais, professeure à l’école de travail social de l’UQAM à Montréal que s’ouvre ce dossier spécial. Sa très longue expérience, près de trente années dans les histoires de vie, lui a valu de nombreuses contributions sur la détresse psychologique, l’alphabétisation, la construction identitaire et, depuis plusieurs années, sur la formation et l’insertion sociale des jeunes adultes. Le regard expert qu’elle porte sur les parcours de deux jeunes, Élyse et Annabelle, suggère les acquis identitaires de celles-ci grâce à une démarche formative. En posant d’emblée le contexte

contemporain d'hypermodernité "liquide", l'intérêt majeur de la contribution de Danielle Desmarais relève les paradoxes liés à la construction identitaire des jeunes "désinscrits" qui n'ont pas bénéficié au début de leur parcours de vie de ressources économiques, sociales et culturelles ni de la reconnaissance affective, sociale et juridique. Cette contribution démontre aussi combien, dans le vécu pour ces jeunes d'un certain retrait social, vivre une expérience de groupe qui permet de tisser des liens sociaux génère et régénère du soutien et de la reconnaissance.

À travers le récit détaillé de Rachel ensuite, Catherine Delcroix, professeure de sociologie à l'Université de Strasbourg et chercheure depuis de longues années auprès de familles précaires et d'origine immigrée, soulève une question fondamentale qui illustre un processus récurrent: celui de la variation du degré d'activité au cours d'une vie en fonction de la situation et du contexte. Elle nous invite à découvrir la formation de stratégies de prévention des risques mises en place par les acteurs, (telles que la planification, la ténacité, la réorientation du cours d'action en fonction de son développement, etc.) pour ne pas perdre l'équilibre précaire de leur vie. L'auteure rappelle ainsi avec conviction que saisir les contextes matériels et affectifs des acteurs qui favorisent ceux-ci ou les empêchent d'être réflexifs et actifs par le récit de vie est un objectif de recherche qui permet de rendre visibles leur situation et leur parcours. Dans cette optique, l'observation sociologique permet ainsi d'identifier les configurations qui facilitent les mobilisations plutôt que de contribuer à séparer les "bons" des "mauvais" pauvres.

Dans une démarche herméneutique, la contribution de Catherine Laviolette, chargée de recherches à l'IWEPS, l'Institut wallon d'évaluation, de prospective et de statistique, et conférencière invitée à l'UCL, propose une lecture de la construction identitaire de femmes d'origine marocaine, entre leur vécu de maternité qui constitue leur identité individuelle et personnelle et leur engagement social dans une association qui leur confère une identité collective. Au cœur de neuf récits de femmes, les identités se conjuguent dans un processus de construction de soi et de construction de liens qui consolident par rétroaction l'identité du groupe qui soutient. Une lecture originale des récits analysés est proposée à travers des figures de construction identitaire qui suggèrent les tendances d'élaboration de soi des

femmes dans leur vécu de mère et de femme engagée. Elle ouvre ainsi des lucarnes sur la compréhension d'une catégorie de situations de vie: des actrices-sujets mères et engagées d'origine immigrée, qui par leur émancipation et avec leur réflexivité sont aussi des figures contemporaines de la transmission avec laquelle il faut compter.

Dans un autre domaine, , Pascale Jamouille, anthropologue au Service de Santé Mentale Le Méridien, chargée de cours à l'Université de Mons et à l'UCL, membre du LAAP (laboratoire d'anthropologie prospective), aborde de manière très élaborée les pratiques du récit de vie dans une conception de la santé mentale en contexte de précarisation, de discrimination, de troubles de l'exil et des métissages transculturels. Avec beaucoup de finesse, l'auteure décrit et analyse la dimension sociale de la maladie et les effets que peuvent produire les récits de vie. Elle souligne combien ceux-ci permettent de transmettre un savoir d'expérience et une ré-élaboration de leur histoire par les narrateurs, pour eux-mêmes mais aussi pour la transmettre à leurs proches, à la mémoire familiale et à la société. Elle insiste enfin sur l'inscription du récit dans la dynamique du don, car solliciter ses interlocuteurs sur leurs expériences de vie et leur demander de l'aide renverse la situation qu'ils vivent habituellement dans les relations qu'ils ont avec les services sociaux et les institutions.

C'est en tant que formateur en médiation sociale et praticien à l'Association nationale de prévention en alcoologie et addictologie à Villeurbanne en France, que Roland Lebfèvre aborde de manière tout à fait originale le récit de vie en tant qu' "ouverture", qui tend à favoriser des effets de subjectivation et de remaniement identitaire pour les bénéficiaires, *versus* le récit en "fermeture" souvent proposé dans le discours des anciens buveurs à travers le paradigme de la "maladisation" porté dans l'idéologie des Alcooliques anonymes. À travers le récit de Richard, l'auteur souligne l'importance du témoignage et de la narration; il démontre aussi la part de l'imaginaire et du récit, ainsi que l'impact de celui-ci sur le pouvoir d'agir et la possibilité pour les acteurs de "reprenre en main" leur vie et de reconstruire du lien social. La lecture que propose Roland Lebfèvre de l'expérience de vie de nombreuses personnes (ex-) dépendantes de l'alcool est tout à fait innovante; de plus, il permet d'ouvrir le débat encore bien souvent tabou sur le sujet vers des perspectives encou-

rageantes pour la pratique des récits de vie dans le cadre de l'accompagnement et de l'aide aux remaniements identitaires.

Enfin, avec sa longue expérience comme consultante aux Consultations psychologiques spécialisées en histoire de vie (CPSHV), Mari-chela Vargas, également enseignante dans une faculté de psychologie et de sciences de l'éducation, nous emmène à la rencontre de l'individu social contemporain qu'elle définit comme un individu en manque de repères identitaires collectifs. À la fois service de consultation et projet de recherche, les CPSHV s'adressent aux personnes qui sont à la recherche d'un espace de réflexion sur leur identité. Pour l'auteure, cette demande bien particulière serait en fait le produit de notre culture et de notre mode d'organisation sociale. Grâce au dispositif du récit de vie, les individus ont la possibilité de se relier à leurs racines, de symboliser leur expérience et de réaliser qu'ils ne sont pas une production individuelle désincarnée de l'Histoire et du sens collectif. Ce texte inédit permet de souligner qu'à côté des souffrances psychosociales décrites entre autres précédemment et qui touchent des individus dont le capital social et les ressources socio-économiques manquent cruellement, se développe parallèlement toute une souffrance existentielle qui pousse les individus à revoir le sens de leur vie, à redéfinir leur identité, à faire le point.

Avec ces différentes expériences de recherche-action et d'intervention, l'objectif de ce numéro soutient ainsi combien le récit de vie représente un outil précieux dans nos sociétés en panne de sens pour se resituer soi, face à soi et aux autres, mais aussi pour restituer des vies de plus en plus morcelées. Qu'il s'agisse de récits d'individus fracturés par différents contextes, conjonctures et expériences personnelles pénibles ou des récits d'acteurs qui semblent "moins" agressés par les aléas de la vie, les vécus de tous ces individus s'enrichissent, s'entrecroisent, s'articulent autour d'une quête commune : celle de se construire en donnant du sens à sa vie et en lien avec les autres. Dans ce cadre, les récits de vie permettent une découverte dans les différentes temporalités constitutives des vies humaines, qui sont toujours à reconstruire en fonction des événements et des temps de la vie.